



# Le nom de la rose

de Jean-Jacques Annaud

## Fiche technique

France -RFA - Italie  
1986

Réalisateur :  
**Jean-Jacques Annaud**

Scénario :  
**Gérard Brach**

Musique :  
**James Horner**

Interprètes :  
**Sean Connery**  
(Guillaume de Baskerville)

**Christian Slater**  
(Adso de Melk)

**Fred Murray Abraham**  
(Bernardo Gui)

**Michael Lonsdale**  
(L'abbé)

**Valentina Vargas**  
(La fille)

**William Hickey**  
(Ubertino de Casale)

**Feodor Chaliapine Jr.**  
(Jorge de Burgos)

**Lucien Bodard**  
(Le cardinal Bertrand)



Sean Connery

## Résumé

En 1327, Guillaume de Baskerville, un moine franciscain accompagné d'un novice, Adso de Melk, arrive dans une abbaye bénédictine des Alpes pour enquêter sur la mort étrange d'un moine. Tandis qu'Adso découvre l'amour avec une jeune paysanne, d'autres morts mystérieuses se succèdent. Guillaume découvre que le secret réside dans la bibliothèque où un livre d'Aristote sur le rire, jugé blasphématoire par les Bénédictins, est jalousement gardé par le vieux Jorge de Burgos...

Claude Bouniq-Mercier  
*Guide du films*

## Critique

Le monumental ouvrage d'Umberto Eco est tout à la fois, un ouvrage philosophique, une variation sur le mythe de Thésée et l'approche du savoir, et un exercice de style partant des formes les plus populaires de la littérature du XIXe siècle. La démonstration théorique s'y appuie sur une enquête à la Conan Doyle et l'humour y fait bon ménage avec la théologie. Passionné par l'Histoire, et plus particulièrement attiré par les périodes de grandes mutations, Jean-Jacques Annaud y trouve la matière d'une réflexion sur le fanatisme de ceux qui entendent conserver un savoir dont ils savent que la divulgation est subversive. Comme le rire dont un fou de Dieu déclare qu'il est "un trait diabolique qui fait ressembler l'homme à un singe". La transposition cinématographique était on le voit, fort délicate : le réalisateur contourne les

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



écueils en concevant un univers d'un réalisme méticuleux (objets, étoffes, attitudes...) tout en refusant les effets spectaculaires faciles. Il en résulte une œuvre à la fois riche et rigoureuse construite sur une double accumulation : la première enferme les protagonistes dans une série de cercles concentriques constitués de lieux clos dont ils doivent franchir les portes (l'abbaye, la bibliothèque); la seconde fait cohabiter la description minutieusement réaliste du Moyen Age et la savoureuse transposition des méthodes d'enquête sur le modèle Sherlock Holmes. Figure centrale, pivot et pilier de l'édifice, Sean Connery manifeste une présence étonnante dans un rôle qui signifie la raison et la foi dans le progrès, mais aussi la prudence et la subtilité politique de celui qui sait que les temps de lumière ne sont pas encore venus. Ainsi le film évite l'éparpillement ou l'abstraction, s'équilibre avec bonheur entre la thèse et le spectacle et propose une œuvre à portée universelle qu'a récompensée un vaste succès mondial.

Jacques Zimmer  
*Saison cinématographique 87*

Le volumineux roman d'Umberto Eco paraissait difficilement adaptable à l'écran. De fait, toute sa richesse philosophique, toute sa réflexion théologique, tout son travail sur le langage sont gommés au profit d'un film à grand spectacle. Mais les références livresques étant évacuées, on peut alors être séduit par l'envergure et la beauté visuelle de cette réalisation, très inspirée par Breughel et Callot : décors grandioses, reconstitution minutieuse, énigme passionnante. De plus, un certain humour et une dénonciation de l'intolérance ajoutent de l'intérêt à ce film.

Claude Bouniq-Mercier  
*Guide des films*

Vouloir à toutes forces rapprocher et surtout comparer le film au livre dont il est issu m'est toujours apparu comme un vain exercice. Qu'on applaudisse à la fidélité ou qu'on crie à la trahison, qui devrait se soucier d'une concordance (par nature artificielle) entre une succession d'images projetées et une série de signes imprimés ; entre deux produits que l'on consomme et apprécie de manière parfaitement autonome.

Pourtant, il est cette fois (et bien au-delà du strict problème de l'adaptation), à peu près impossible de faire l'impasse sur le double cheminement des auteurs. Sémiologue et philosophe, spécialiste du Moyen-Age mais passionné par les formes contemporaines de la culture populaire, Umberto Eco est connu pour ses analyses des systèmes organisationnels. Savoureusement éclectique, il passe de Saint Thomas d'Aquin à James Bond, de Superman à Steve Canyon.

S'ils ne furent jamais austères, ces exercices restaient théoriques : Eco prend donc le pari d'écrire en hommage et référence aux modèles préexistants tout en y introduisant sa propre philosophie.

**Le nom de la rose** voit Conan Doyle et Ponson du Terrail s'y intégrer à la culture du XIVe siècle !

Jean-Jacques Annaud - qui se définit lui-même comme un éternel étudiant - possède de solides bases universitaires classiques et se passionne pour l'Histoire en général et le Moyen Age en particulier. Mais ses références et expériences cinématographiques sont essentiellement américaines : du côté des Spielberg et Coppola ; lesquels recourent à l'occasion, aux modèles littéraires européens du XVI<sup>ème</sup> siècle (le meilleur exemple étant le récent **Young Sherlock Holmes** produit par Spielberg).

Le travail d'Annaud (et de ses coscénaristes) consiste donc moins à restituer le contenu de l'ouvrage qu'à faire coïncider deux parcours et cohabiter deux modèles : l'europpéen et l'américain.

Dans un monastère (situation géographique indéterminée ; disons une vallée alpine) se produisent des meurtres en série. Un franciscain (Guillaume de Baskerville) est dépêché pour assumer l'enquête en compagnie de son assistant et protégé (un jeune novice bénédictin). Le moine détective va se heurter successivement au mur du silence d'une communauté qui protège son secret et au tribunal inquisitorial qui trouve dans ces mystères un bon alibi pour déclencher la répression.

**Le nom de la rose** est à la fois un roman policier non dénué d'humour, le livre de l'apocalypse et une variation sur le mythe de Thésée ; la figure centrale en étant une bibliothèque-labyrinthe qui recèle le secret suprême. Le film se construit donc sur une double accumulation spatiale et thématique.

La première enferme les protagonistes dans une série de cercles concentriques constitués de lieux clos (l'abbaye, la bibliothèque) ; la seconde superpose plusieurs scénarios : la description obsessionnellement réaliste de la vie quotidienne au Moyen-Age, la relation à la fois ironique et respectueuse d'une enquête policière (qui a tué, pourquoi ?), la réflexion fondamentale sur l'acquisition de la connaissance, le débat essentiel sur le dogme et l'hérésie.

A la manière des intégristes contemporains de tous bords capables de faire exploser la planète pour un tapis de prières, le fou de Dieu auteur des meurtres détruira finalement son univers pour protéger le mystère. On devine le danger : éparpillement ou abstraction. Jean-Jacques Annaud évite ce double écueil par un rigoureux équilibre entre la thèse et le spectacle, le profane et le sacré. Si l'on veut bien me permettre cet à peu près : il manie en virtuose le pouvoir des mots et le choc des photos. Comme chez Rossellini pour **La prise du pouvoir par Louis XIV**, l'effet de réalité n'est pas une fin en soi, mais une façon de polariser l'attention du spectateur sur l'essentiel : un discours qui ne

soit pas perverti par l'accumulation de détails décoratifs. Jean-Jacques Annaud pratique, avec ce qu'il faut bien qualifier, par les temps qui courent, de courage exemplaire, l'ellipse de tout effet ostentatoire à l'intérieur d'un film qui reste pourtant constamment spectaculaire.

De même n'hésite-t-il pas à traiter de l'immense quête du savoir, du cheminement douloureux de l'humanité vers la raison par la recherche d'un ouvrage grec sur le rire ! L'humour (observation et distanciation), est bien le premier motif subversif.

Au fanatique qui lui déclare : "Le rire est un trait diabolique qui fait ressembler l'homme à un singe", Guillaume de Baskerville répond fort justement: "Les singes ne rient pas : le rire est le propre de l'homme". Mais, face aux dangereux illuminés qui proclament qu'il n'y a qu'un pas entre l'extase et le péché et entendent "préserver" le savoir, mais non le "rechercher" - c'est-à-dire maintenir "leur" pouvoir -, le héros rompra prudemment. Comme dans **La guerre du feu**, les mutations sont en route, mais les temps ne sont pas venus. Il faudra quatre siècles de plus pour que le bonheur s'impose comme idée neuve.

Jacques Zimmer

*La revue du cinéma 1986 - n°422*

...Le dernier plan du film a la coquetterie de présenter sur l'écran noir la formule finale du livre : offrons-en une traduction aux spectateurs non latinistes :

"La rose d'hier subsiste par son nom, nous gardons les noms d'autrefois" (avec jeu de mots sur tenemus, qui veut dire aussi bien "nous conservons" que "nous retenons dans la mémoire"). Entrant à mon tour dans le scriptorium, je me demande si Eco n'a pas songé (puisque le livre objet des crimes est un "éloge du Rire") à ce vers du "Narcisse" de Paul Valéry : "... Où j'oubliais le rire et la rose ancienne". Je n'y aurais pas songé sans le film.

*Positif n°311 Janvier 87*

## Propos de J.J. Annaud

Le nom : une résistance à l'oubli. Umberto Eco termine son livre par un "où sont les neiges d'antan..." tiré d'un poème d'Humbert de Roubaix, Bénédictin oublié du XII<sup>ème</sup> siècle. Il l'avait choisi non seulement parce qu'il dégagait une pensée nostalgique mais aussi parce qu'il disait que, des choses disparues, il ne reste que le nom, la mémoire ne pouvant pas l'effacer. Ce qui est évidemment une pensée capitale pour un sémioticien attaché aux signes et aux symboles. Comme son éditeur lui avait refusé les différents titres, "L'abbaye du meurtre" "La bibliothèque" ou "Adso de Melk", en désespoir de cause il a proposé "Le nom de la rose". Son traducteur allemand avait pris des notes sur les divers personnages avec leur explication.

Pour la fille, il avait écrit : "La fille sans nom... peut-être la Rose". L'auteur avait bien dit qu'elle n'avait pas d'identité. C'est une explication qui à posteriori a bien plu à Umberto Eco et qu'il donne parfois comme étant la sienne. L'évolution des choses est amusante parce que techniquement l'origine était sémiotique mais comme elle lui plaisait, j'ai insisté sur ce point.

Ainsi, je conclus avec la voix off du vieil homme qui dit : "Je n'ai jamais su... son nom" puis je rebondis sur la phrase en latin : "Stat rosa pristina nomine, nomina nuda tenemus" qui est une petite réponse. Des choses ou des roses, il ne reste que le nom. Tout comme dans le roman je n'ai pas voulu trop éclaircir ce point. J'ai pensé que dans ce film à énigmes, il était amusant d'en laisser une dernière, celle du titre.

Propos recueillis par D.P. et J.Z.

*Revue du cinéma n°422*

## Le réalisateur

Annaud, Jean-Jacques, réalisateur français né en 1943. Cinéaste voué au paradoxe. A partir d'un sujet original (les conséquences de la Première Guerre mondiale en Afrique), il tourne un premier film qui passe inaperçu en France mais gagne un Oscar aux États-Unis. On le redistribue sous un nouveau titre en France, nouvel échec. Annaud aborde, au pays de Platini, le football dans un film féroce ment démystifiant. Personne ne remarque **Coup de tête**.

Que faire pour être pris en considération ? Cette fois, Annaud filme des mam-mouths. Il choisit, avec beaucoup d'audace, d'adapter **La guerre du feu** de Rosny Ainé qui lança, avec Haraucourt, la mode des romans préhistoriques. Le succès a été enfin au rendez-vous dans cette belle fresque qui sonne plus juste, malgré les réserves des spécialistes, que les peintures de Cormon et où, dans un puissant raccourci, l'homme primitif découvre la technique et le sentiment de l'amour. Ce magnifique film a été couvert de récompenses méritées.

Nouveau succès avec **Le nom de la Rose**, enquête policière dans un couvent du Moyen-Age. **L'ours** est un nouveau pari : un film d'animaux d'après Curwood. Annaud y confirme que l'espèce animale est plus riche en grands acteurs que l'espèce humaine. C'est un triomphe. Restait à affronter Marguerite Duras : a-t-il trahi la romancière dans **L'Amant** en mettant l'accent sur les scènes de copulation ? Qu'importe, c'est un nouveau succès en nombre d'entrées. Annaud est un réalisateur heureux.

## Filmographie

<b>La victoire en chantant</b>	1976
<b>Coup de tête</b>	1978
<b>La Guerre du feu</b>	1981
<b>Le nom de la Rose</b>	1986
<b>L'Ours</b>	1988
<b>L'amant</b>	1992